

LUNA JOICE

TOME 5

Ouais
mais non



LUNA JOICE

Ouais... mais non.

Tome 5

© LUNA JOICE, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1529-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Photo de couverture : © Fotolia

Prologue

Notre réalité est parfois malmenée, écorchée et déformée. La plupart des gens ne se rendent que rarement compte qu'il arrive dans la vie des situations qui nous demandent de faire un choix. Ce choix ne nous est souvent pas imposé, et il n'est en rien le fruit de notre imagination ou moins encore celui de nos désirs. Ni dans nos fantasmes ou dans nos hypothèses. Et pourtant, tous les jours nous choisissons. Que ce soit pour des choses banales ou non.

Un sucre ou deux dans mon café ?

Une part de tarte, peut-être ?

Voilà le genre de choix évident que nous faisons sans même nous soucier des conséquences. Si je devais donner une image qui nous permet de nous mettre face aux choix les plus difficiles, ce serait quatre murs. Nous sommes plantés au beau milieu d'un carré ridicule. Il est impossible de s'allonger complètement dedans ou de toucher les extrémités avec nos doigts. Ces murs sont construits de façon à nous rendre claustrophobes. Parce que lorsqu'on lève la tête, tout semble si lointain.

Avant, je pouvais définir ces murs. Ils avaient quatre noms : Peine, Peur, Culpabilité et Fatalité.

Trois d'entre eux sont en quelque sorte des démons semblables à ce que l'on peut imaginer. Rouges, abrupts et crasseux. Le quatrième est lisse, clair et indomptable.

La peur par exemple, reste immense, mais elle n'est pas insurmontable. Certes, nous devons nous armer de courage ou même d'humour pour y mettre fin. Il est vrai qu'il n'y a rien de plus simple que d'imaginer sa plus grande crainte et de la tourner en dérision. De cette façon, je crois qu'elle disparaît. Au-delà de nous faire rire, elle grave une trace dans notre esprit et nous finissons par la dominer. Certainement pas d'une seule fois, mais petit à petit, cette crainte s'envole comme par magie et cela nous laisse la possibilité de sortir de cette pièce exigüe.

La peine, quant à elle, est un mur moins docile. Ses briques humides ne nous permettent pas de le grimper pour nous en sortir. Nous glissons à chaque fois que nous tentons de le gravir. Lorsque l'on est face à ce mur, il a beau être petit à première vue, il n'en reste pas moins difficile à franchir. Les pierres lisses et mouillées ne nous rendent pas la tâche aisée. Souvent, la seule chose que l'on puisse faire, c'est le regarder en essuyant nos larmes qui inondent le mur. Ce mur est bien compliqué à apprivoiser dans les premiers temps, mais avec un peu de patience, il arrive que, de temps à autre, le soleil fasse son apparition et le baigne de chaleur. Alors même s'il est humide et instable, la douceur des rayons fait son œuvre. Et, plus le temps passe, moins les briques sont luisantes. La pierre finit par se réchauffer et sécher cette peine qui s'écoule. C'est de cette manière qu'avec quelques éclaircies, il finit par ne plus être lisse et que l'on peut le surmonter.

Le mur de la culpabilité n'a pas les mêmes ennuis que celui de la peur ou de la peine. Il est de glace. Un grand miroir qui nous met face à notre reflet. Nous nous observons longuement devant lui, face à nos erreurs. Il peut rendre fou à force de se perdre dans cette immensité de reproches. Il n'apparaît jamais soudainement. Un petit échec ne constitue pas le mur. C'est en réalité la pose de briques les unes après les autres qui finit par le rendre si imposant. Et plus nos échecs grandissent, plus notre culpabilité s'accroît, et plus nous nous rendons compte qu'il est gigantesque.

Bien heureusement, à force de se cogner le crâne contre lui, la glace finit par se briser. Il s'agit alors d'un simple mur qui ne paraît finalement plus si infranchissable.

Mais, il y a un quatrième mur.

Un dernier mur.

Celui-là ne ressemble en rien aux autres. Il peut paraître doux à côté des trois autres, mais il n'en est rien. Le mur de la fatalité ne nous laisse pas le choix. Il n'est pas possible de saisir une prise pour espérer l'escalader. Rien ne peut lui enlever cette surface plane. Les rayons du soleil ne sont d'aucune utilité contre lui. Se moquer de lui ne lui fera également aucun effet. Et son épaisseur est si grande qu'on ne peut pas la briser. Le mur de la fatalité est transparent. De l'autre côté, on distingue nos désirs et nos espoirs, mais nous ne pouvons pas les saisir. Il y a bien une raison à son nom. Et cette dernière ne nous épargne pas.

Mais heureusement, il y a les trois autres murs qui nous permettent de sortir du trou. Ainsi, nous n'avons pas à nous occuper du mur de la fatalité. Il est juste là, voilà tout.

Les choix que nous faisons nous aident à surmonter les murs Peine, Peur et Culpabilité.

Seulement, cette fois-ci, j'ai le sentiment d'avoir quatre murs de la fatalité autour de moi. Je suis impuissante face à eux, et je ne peux que regarder ce qui se passe de l'autre côté sans rien pouvoir faire.

Après tout, la fatalité ne nous laisse pas le choix.

Hugo

J'arrive, tonton !

Je fais de mon mieux, mes jambes ne sont pas aussi rapides que je le voudrais, mais j'y suis presque. Au loin, tonton Marc m'appelle une fois encore. Aux côtés de mes parents, il tient mon cadeau d'anniversaire. On dirait un vélo caché par un papier bleu. Un bisou en cinquième vitesse donné à tonton dès que j'arrive à sa hauteur, et je le déballe, trop excité.

Je n'arrive pas à y croire !

C'est vraiment pour moi ?

— Ça te plaît, mon grand ?

Oui !

Je saute de joie. Il se marre. Papa et maman, eux, font de grands yeux. Mon grand frère aussi. Moi, je n'y crois toujours pas. Tonton m'aide à enlever le papier cadeau et la pose juste à côté de moi. Je touche tout. Mes doigts ne peuvent pas s'arrêter.

Et j'adore cette couleur !

Rouge, c'est trop beau. J'ai hâte. Je crois qu'il comprend le message, parce que Tonton m'attrape et me hisse dessus. Je gigote, impatient de la démarrer, même si mes pieds touchent à peine le sol.

— Vous êtes sûr ? dit maman à tonton.

Son ton est inquiet. Maman n'aime pas ça, je le sais. Elle a déjà engueulé tonton Marc quand je suis revenu les genoux écorchés la dernière fois. Mais moi, j'adore ça !

— Éliisa, ne t'inquiète pas, je suis toujours près de lui.

— Waouh ! crie soudain Lana.

Ma copine arrive dans la cour avec tata Martha. Elle me fait de grands yeux elle aussi. Elle court dans ma direction, puis me contourne et la touche. Je lui souris.

— Moi aussi je veux ça pour mes six ans, papa ! dit-elle à son père.

Tonton Marc rigole.

— C'est pour les garçons ! craché-je à Lana.

Elle me détaille, surprise.

— Moi aussi je peux faire du motocross !

Je m'apprête à répondre qu'elle ne fera que pleurer si elle tombe, mais tatie Martha intervient :

— Non, tu es une jolie petite fille, tu n'as pas besoin d'une moto.

Je me marre, fier. Lana boude. Mais tata a raison, c'est pour les grands garçons comme moi. Au même instant, tonton Marc se baisse près de moi.

— On la démarre ?

Je hoche la tête vivement.

— Tu as un bouton ici, regardes.

Je suis son index sur la manette. Un gros poussoir rouge me donne envie d'appuyer dessus. Je pose aussitôt mon doigt. Le moteur s'allume. Je tourne tout de suite la tête pour voir le pot d'échappement. Je suis un peu déçu, il n'y a rien.

— Pourquoi il n'y a pas de fumé, tonton ?

Il rit, papa et maman aussi.

— Tu es encore trop petit pour ça, mais bientôt tu auras une moto bien plus grande qui fera de la fumée et un bruit d'enfer !

Je souris, content. J'ai hâte.

— Pour l'instant, si on roulait un peu toi et moi ?

J'acquiesce. Tonton Marc me dit alors de bien agripper le guidon. Je sais déjà faire.

J'ai un vélo !

Il maintient toujours la manette de gaz, mais il avance avec moi doucement en accélérant. Dès qu'il voit que je me tiens bien dessus et que je ne gigote plus, il la lâche. Je conduis. Tout seul. Ma première moto !

C'est dingue !

Je fais des ronds dans la cour de la maison. Je n'arrête plus. J'écoute à peine ce que raconte papa à tonton.

— Merci, Marc, mais ce n'était pas nécessaire.

— Ça me fait plaisir ! Et puis, Hugo est fait pour ça.

Papa ne répond pas. Ou si peut-être. Je m'en fiche, je tourne, encore et encore. Lana me court après. Je ris et observe par-dessus mon épaule. Si elle croit qu'elle va m'attraper, elle se fourre le doigt dans l'œil.

Je suis le plus rapide, et je serai le plus fort plus grand.

Je ne pense qu'à ça. Maman me hurle qu'elle va m'acheter un autre casque, plus sécurisant. Je la regarde et prends soudain peur. Mon guidon fait des zigzags. Je vais plus vite. Je blêmis quand je comprends que je file tout droit dans un buisson. Maman va me gueuler dessus !

Je vais tomber !

Trop tard. Je ne maîtrise plus rien et fonce dedans. Je chute. Ils accourent tous dans la foulée. Lana est la première à me rejoindre, elle me tire vers le haut et me redresse.

— Ça va ? s'inquiète-t-elle.

Je hoche la tête, les larmes au bord des yeux. J'ai mal. Je ne quitte pas ma moto du regard, la roue arrière continue de tourner. Mon guidon est de travers et je ne vois pas la roue avant, elle est dans le buisson de maman.

— Oh, mon petit cœur ! Tu n'as rien ?

Maman m'attrape, tandis que mon grand frère soulève la moto pour moi. Max est plus loin dans son trotteur et rigole. J'esquisse un faible sourire en le remarquant pendant que maman me caresse les cheveux. Je recule le visage.